

BUREAUX : RUE NAIN, 1

ROUBAIX-TOURCOING :

Trois mois. 12 fr.
Six mois. 23 »
Un an. 44 »

L'abonnement continue sauf avis contraire

On s'abonne et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grands-Chaussées; A PARIS, chez MM. Havas, Laffite-Bulier et C<sup>o</sup> place de la Bourse, 8; BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT : A. REBOUX

Le Nord de la France

Trois mois. 14 »
Six mois. 27 »
Un an. 51 »

ANNONCES : 25 centimes la ligne
RECLAMES : 25 centimes
— On traite à forfait.

ROUBAIX, 19 JUIN 1872

BOURSE DE PARIS

Table with 2 columns: Price and Quantity. Includes values like 3 0/0, 4 1/2, 5 0/0 and corresponding prices like 54 35, 78 3/4, 85 70.

(Voir à la troisième page les dépêches commerciales.)

BULLETIN QUOTIDIEN

Nos correspondances annoncent que l'Assemblée a adopté hier, sans débats, les articles 43 à 46 du projet de loi sur l'armée. Ces articles concernent les soldats de la réserve et ceux qui sont en disponibilité.

M. Duvergier de Hauranne a dit qu'il acceptait l'idée du volontariat d'un an, mais qu'il voudrait faire disparaître toute idée de privilège, de caste ou de richesse.

Sur la demande du ministre de l'intérieur, l'Assemblée décide que l'interpellation de M. Bouchet, radical, sur l'annulation d'une délibération du conseil général des Bouches-du-Rhône, ne sera examinée qu'après le vote des lois sur les nouveaux impôts.

L'Univers se préoccupe des grandes manœuvres que l'armée prussienne d'occupation va exécuter au mois de juillet. « Faut-il, demande en terminant l'organe catholique, déjà s'alarmer? Non, mais il est bon de se défier. Avec l'Allemagne chez nous, il n'y aura jamais de quoi être rassuré. »

« Le gouvernement s'est-il au moins assuré que ces manœuvres ne seront pas autre chose? a-t-il exigé en vertu des traités que l'armée d'occupation ne soit pas augmentée? aura-t-il soin de veiller à ce que les marches et les contre-marches ne dissimulent pas des arrivées de troupes, des concentrations stratégiques, et une accumulation dangereuse de forces sur six départements à la fois? La défiance ici est au moins nécessaire. »

On télégraphie de Rome, à la date du 17 juin, soir, que le Sacré Collège a été reçu au Vatican pour féliciter le Pape à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire de son pontificat.

ment du Sacré Collège pour le Souverain Pontife. Le Pape a répondu : « Ces paroles me consolent, elles me démontrent que les cardinaux, collaborateurs du pontificat, sont unis au Pape. De même que Jésus a choisi Pierre, ainsi vous m'avez choisi, moi indigne, pour marcher à votre tête. »

Lettre de Paris

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix.)

Paris, 18 juin 1872.

M. Thiers a encore fait, hier, son apparition à la tribune. On commence à trouver qu'il y monte bien souvent.

Si grande que soit notre anxiété, chaque fois que nous l'y voyons apparaître, ces apparitions ne sont pas toutefoies stériles en enseignements. M. Thiers n'est plus assez maître de lui pour dissimuler le fond de sa pensée dans ses discours.

Ainsi, l'amendement du colonel Chadois semblait au premier coup d'œil, peu important et ne passionnant personne. L'honorable auteur de l'amendement s'opposait à ce que le ministre de la guerre pût, en exécution de l'art. 42 de la loi, renvoyer dans leurs foyers, après six mois de service, les militaires qui, à cette époque, feraient preuve d'une instruction complète.

Voici comment la discussion nous a montré le bout de l'oreille du président : Il est évident que si l'art. 42 est appliqué de bonne foi, il ne portera que sur un petit nombre de soldats, car c'est l'infime minorité qui sera assez intelligente pour acquiescer en 6 mois une instruction complète.

des contingents, et avec les économies que lui donnera cette manœuvre, faire du reste une armée de vieux soldats. Mais alors c'est la loi de 1832 que le chef du pouvoir réussit à restaurer par un détour peu sincère, alors l'art. 42 doit prendre aux yeux de M. Thiers une importance majeure, puisqu'il renferme dans ses flancs tout un système militaire.

Or, il n'est pas douteux que l'attitude de M. Thiers pendant cette séance a semblé révéler chez lui cette dernière intention. Tout dans sa personne trahissait l'importance qu'il attachait à cette discussion. Tandis que l'Assemblée ne prêtait qu'une oreille distraite aux développements assez confus de l'honorable colonel Chadois, on voyait déjà le président s'agiter à son banc, se lever, se rasseoir avec impatience au milieu du murmure confus des conversations particulières.

« Habemus confidentem rem. C'est la loi de 1832 qu'on veut nous ramener. L'Assemblée paraissait consternée en entendant ces paroles. Toutefois, elles n'ont pas produit sur elle le même effet que lors de la dernière escapade. On se souvient qu'en cette circonstance, l'Assemblée repoussa l'amendement Chadois, elle aurait voté l'art. 44 sans la moindre défiance. L'insistance du chef du pouvoir lui a hit dresser les oreilles. Elle a cherché le dessous des cartes de l'art. 42, précisément parce qu'on déclarait y tenir; et elle l'a si bien entrevu qu'au scrutin, l'amendement Chadois a eu pour lui une belle minorité de 248 voix contre 347. »

Il est bien évident que cette opposition a été méritée précieusement par le zèle indiscret de M. Thiers. Ce n'était point là une question de parti, car nous qui voyons, du haut de la tribune, le

ban d'où sont déposés les bulletins bleus favorables à l'amendement, nous avons constaté qu'ils émanaient à la fois de l'extrême gauche, de l'extrême droite et de cette partie du centre-droit qui fait en ce moment des démarches auprès de M. Thiers pour obtenir un changement de ministère.

Pour quiconque a l'habitude des coulisses parlementaires, cet ensemble de faits n'est-il pas une révélation du mal que M. Thiers se fait à lui-même par ses boutades de tribune? N'est-ce pas un indice de cette opinion, déjà trop répandue, que le chef du pouvoir se propose de suivre pour la loi militaire, cette même tactique qu'il applique à tout: Céder en apparence, et reprendre, par le même, ce qu'il a accordé en bloc.

Pour compléter les observations de la séance, ajoutez que l'irritable président de la République a manifesté plus que jamais les symptômes de son état nerveux: Face blême, lèvres contractées, regards inquiets et mobiles, mains frémissantes, mouvements fébriles.

« La démarche qui devait être faite, au nom d'un certain nombre de membres de la majorité auprès de M. Thiers, n'a pas eu lieu, hier, par suite de l'abstention d'une autre fraction importante de la majorité qui considérait cette démarche comme ne pouvant aboutir à aucun résultat sérieux. »

« Le dimanche dernier, l'ouverture du cercle catholique des ouvriers à Montmartre est faite avec une solennité particulière: Elle était présidée par M. le vicair général Langénieux. Ce cercle a été établi au sommet même de cette hauteur, dans une maison qui a été louée par la ville de Paris; il y a un magnifique jardin planté d'arbres séculaires sous lesquels toute avait été établie. »

catholique d'ouvriers dans le faubourg Saint-Antoine. Les 10,000 fr. ont été immédiatement donnés par un des assistants, ce qui n'a pas empêché une autre somme de 10,000 fr. d'être soucrite par les autres membres de la réunion. Il ne faut pas désespérer d'un pays chez lequel, au milieu de si cruelles épreuves, la fécondité des bonnes œuvres reste si vivace.

Le cercle catholique des ouvriers est le troisième fondé à Paris; les deux autres sont à Montparnasse et à Belleville. Les directeurs de l'œuvre s'occupent de la propager dans les principales villes de province. Ces institutions préservent l'ouvrier de tous les genres d'entraînements en ouvrant les asiles convenables.

DE SAINT-CHÉRON.

La Décentration de Lyon reçoit de Madrid par la voie d'Irun de nouvelles extrêmement graves et qui font prévoir le commencement de la fin.

On y a reçu la nouvelle du débarquement à Cadix de quelques chefs gariboldiens dont les intentions ne sont pas douteuses. Leurs ramifications avec l'Internationale ne sont un mystère pour personne: en un mot, on craint à Madrid un soulèvement des républicains dans le midi de l'Espagne.

C'est le général Zabala, ancien ministre de la guerre, qui va être envoyé en Catalogne pour combattre l'armée carliste que commande Tristany.

La situation du gouvernement d'Amédée, qui est entre la vie et la mort, n'ayant pas permis aux ministres d'envoyer à Cuba les soldats et les ressources de tout genre que réclament là-bas les besoins de l'armée espagnole, le général en chef, comte de Balmañana, vient d'envoyer, par télégraphe, sa démission à Madrid.

On assure que Serrano va définitivement quitter l'Espagne, en prévision des graves événements qui sont à la veille de surgir. Les organes de la presse madrilène ne font, du reste, aucune difficulté de reconnaître que la plupart des provinces sont soulevées au nom de Don Carlos, et ils supposent qu'un accord est intervenu entre carlistes et républicains, pour porter le dernier coup à la monarchie d'Amédée. Ce qui semble justifier cette coalition, c'est la coïncidence des faits, mais au fond, ce n'est qu'une manifestation générale d'une commune haine contre l'étranger.

Je dois cependant vous informer qu'à Saragosse, il est positif que les républicains et les carlistes se sont coalisés contre le gouvernement d'Amédée.

En annonçant cette nouvelle, la Igualdad affirme que le général Cabrera vient de débarquer dans la Maestraygo et que le général Echague ne cesse de demander des renforts à Madrid. On veut-il qu'on les prenne?

Au moment de clore cette lettre, j'apprends que décidément les républicains fédéraux du Midi viennent de se soulever et que déjà ils livrent combat aux troupes amédéistes.

Le gouvernement de Madrid ne sait où donner la tête. Les événements se précipitent.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 20 JUIN 1872

LE

DERNIER ENFANT

Le dimanche 1<sup>er</sup> juin 1712, M. Fresne, homme d'affaires du comte de Resnel, mettait pied à terre dans la cour du château de ce dernier. Il revenait de Langres, où il avait été envoyé la veille par le comte, qui l'attendait à la porte de ses écuries, avec tous les signes d'une vive impatience.

— Eh bien ! Fresne, lui dit-il, quelles nouvelles m'apportez-vous ? Vous avez bien tardé à revenir. — J'ai voulu attendre le courrier de ce matin, Monsieur le comte ; et bien m'en a pris, car je sais beaucoup de choses, et hier au soir je ne savais rien encore.

— Entrons dans la salle de mes archives; nous y serons plus à notre aise pour causer.

Le comte, ayant prononcé ces mots, se dirigea vers une des ailes de son château, et peu de moments après, M. Fresne

et lui se trouvèrent établis dans une vaste pièce boisée, qui n'avait pour tout mobilier que quelques fauteuils antiques, rangés autour d'une table vermoulue, et pour seuls ornements deux arbres généalogiques, peints sur des toiles quel- que peu moisies.

La boiserie de cette pièce était en chêne noirci par le temps, et elle renfermait sous ses pannelaux tous les papiers de famille du comte de Resnel, ses terriers, ses titres de propriété. Un parvenu eût appelé ce lieu : ma chancellerie.

M. Fresne avait à peine eu le temps de prendre place sur un des fauteuils, que déjà le comte l'interrogeait de nouveau en ces termes :

— D'abord la paix est-elle signée ?

— Elle est seulement certaine avec l'Angleterre, répondit M. Fresne. Le duc d'Ormond s'est retiré avec ses troupes à Dunkerque, que le roi lui remet en dépôt; mais l'Empire et la Hollande restent en armes, et les Confédérés, sous les ordres du prince Eugène, ont encore vingt bataillons de plus que nous sur l'Escaut. Le congrès est toujours réuni à Utrecht, et malgré la neutralité de l'Angleterre, les prétentions des plénipotentiaires étrangers sont chaque jour plus exorbitantes. Tel est le résumé des dépêches que M. le chevalier Dufays a reçues ce matin, en même temps que l'ordre de presser l'armement de sa forteresse de Langres.

— Maintenant, Fresne, avez-vous pu vous procurer de l'argent ? demanda le

comte avec une douloureuse fermeté.

— Quatre mille livres seulement, et ce n'a pas été sans peine, je vous assure, pour la moitié au moins, car M. le curé de Saint-Mamers m'a remis deux mille livres au premier mot que je lui ai dit de vos embarras : pour le surplus, je ne l'ai pas trouvé à emprunter, et j'ai dû, ainsi que vous me l'avez ordonné...

— C'est bien, Fresne, interrompit vivement le comte; quand le fermier de Châtellenaut paiera ce qu'il doit, vous rembourserez cette somme à M. le curé de Saint-Mamers, et vous tâcherez de racheter ce qu'il nous a fallu vendre. Mais parlez-moi du roi, mon ami, poursuivit-il, comme s'il éprouvait le besoin de changer de discours : que vous en a-t-on dit ?

— Des choses admirables, M. le comte, répondit l'homme d'affaires. Jamais il n'a été plus grand, plus courageux, plus fier... Il semble vraiment que le malheur fût la seule chose qui manquât à sa gloire.

— Contez-moi cela, Fresne; vous savez si j'ai besoin de consolation !

— Quand Sa Majesté a appris les nouvelles exigences de ses ennemis, elle a fait appeler M. le maréchal de Villars, et elle lui a dit ces paroles que j'ai voulu copier pour ne les défigurer en rien : « Vous voyez mon état, M. le maréchal; il y a peu d'exemples de ce qui m'arrive, et que l'on perd dans la même semaine son petit-fils, sa petite fille et leur fils,

tous de grande espérance et tendrement aimés. Dieu me punit : je l'ai bien mérité; j'en souffrirai moins dans l'autre monde. Mais suspendons mes douleurs sur les malheurs domestiques, et voyons ce qui se peut faire pour prévenir ceux qui menacent le royaume. »

— La confiance que j'ai en vous est bien marquée, puisque je vous remets les forces et le salut de l'Etat. Je connais votre zèle et la valeur de mes troupes; mais enfin la fortune peut leur être contraire. S'il arrivait ce malheur à l'armée que vous commandez, quel serait votre sentiment sur le parti que j'aurais à prendre pour ma personne ?

— Il paraît, dit M. Fresne, en interrompant sa lecture, que M. le maréchal de Villars hésita dans sa réponse, car le roi reprit aussitôt :

« Je ne suis pas étonné que vous ne répondiez pas bien promptement à une question aussi délicate, mais en attendant que vous me disiez votre pensée, je vais vous apprendre la mienne. »

« Presque tous les courtisans veulent que je me retire à Blois, et que je n'attende pas que l'armée ennemie approche de Paris, ce qui lui serait possible, si la mienne était battue. Mais je ne consentirai jamais à laisser approcher ainsi l'ennemi de ma capitale. Je sais que des armées aussi considérables ne sont jamais assez défaites pour que la plus grande partie de la mienne ne pût se retirer sur la Somme. Je connais cette rivière, elle est difficile à passer, et il s'y trouve

des places qu'on peut rendre bonnes.

« En cas de malheur donc, je compte me rendre à Péronne ou à Saint-Quentin, ramasser tout ce qui me restera de troupes; faire un dernier effort avec vous, et périr ensemble ou sauver l'Etat. »

Pendant cette lecture de l'homme d'affaires, le comte avait successivement passé par tous les degrés d'une de ces émotions contenues qui gagnent en violence intérieure tout ce qu'on veut leur enlever en expression. D'abord son visage avait pâli, ses yeux s'étaient mouillés de larmes; puis ses mains crispées s'étaient réunies comme pour se comprimer mutuellement, enfin ses lèvres étaient devenues tremblantes; et n'en pouvant plus, il s'était écrié en sanglotant :

« Donnez-moi ce papier, Fresne, afin que je relise ces paroles si royales et qu'elles s'incrusteront dans mon cœur ! Merci, mon ami; car vous venez de me rendre l'espérance. O mon Dieu ! soyez béni !

— Quand j'ai quitté Langres, Monsieur le comte, on y publiait à son de trompe la lettre qui rapporte cette grande résolution du roi; et j'ai bien regretté que vous ne fussiez pas témoin de l'enthousiasme de ce peuple que nos revers avaient abattu, et qui se croit triomphant par cela seul que son chef ne désespère pas. Les rajeunisseurs peuvent venir à Langres aujourd'hui, ils n'y perdront pas leur temps.

— Ne disait-on point que quelques